

La Loyauté dans l'univers chevaleresque **de la cour Arthurienne**

Travail réalisé sous la direction de Monsieur Jean Claude Vallecalle

Mémoire de Master
Première année

Bera Tristan
Année 2006 / 2007

Introduction :

La littérature, empreinte de la conscience de l'homme, demeure la marque de l'évolution des mentalités des époques, des esprits qui recherchent au fond de leurs pensées la voix de l'humanité. La littérature ne peut évoluer sans comparaison car elle en a besoin pour analyser, se justifier, s'améliorer, et se faire comprendre : il n'y a rien de plus usuel pour la littérature que d'être normative. Du plus profond de son existence, La littérature est une source de poésie, de réflexion, de modèle. Elle est une base de comparaison pour les hommes, pour les idées. La littérature médiévale possède en elle cette qualité, qu'elle a créée, qu'elle a diffusée dans tout l'empire Chrétien, répandant des codes de vie qui perdurèrent durant près d'un demi millénaire.

Les deux grandes bases de cet art d'imagination et de ferveur sont le *Roman de la Rose* et *Les Chevaliers de la Table Ronde*, qui contiennent des modèles de la bonne tenue de l'homme de cour. Ces « *histoires ouvertes (...) [qui] racontent les gestes glorieuses des héros forceurs de blocus, [qui] jalonnent finalement les étapes d'un itinéraire de victoire* »¹ forment une source inépuisable de références épiques, guerrières et amoureuses. Ces mythes français, où la loyauté et l'honneur possèdent encore toutes leurs lettres de noblesse, où « *L'homme qui, de l'honneur, ignore la noble élévation, ne pourra connaître la honte, et n'est point digne du bonheur s'il ne méseuse avoir* »², deviennent l'inspiration de contes modernes qui puisent des images pour former de nouvelles épopées.

La comparaison devient alors évidente : Des histoires, séparées par le temps, se retrouvent dans un même univers, soumis à un miroir qui tantôt le magnifie,

¹ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, Paris, José Corti, 1948 p.10-11

² De LORRIS, Guillaume, et De MEUNG, Jean, *Le Roman de la Rose*, Librairie Plon, Edition d'Histoire et d'Art, Paris, 1956. p.174

tantôt le déforme jusqu'au contraire, pour donner le reflet d'une époque qui s'égare, ou qui avance, dans la loyauté ou l'individuel.

La quête : expression de l'esprit chevaleresque.

a) L'éducation de l'esprit : fondation du chevalier.

« Encore vaudrait-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire lexico des vieil mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Roman de la Rose, que s'amuser à je ne sçay quelle grammaire latine qui a passé son temps. »³

Le Roman de la Rose, texte versifié commencé par Guillaume de Lorris et achevé par Jean de Meung, couvre de sa réalisation plus de la moitié du 13^{ème} siècle. Contemporain des récits Arthuriens, ce livre est *« une page de l'histoire de nos mœurs autant que le développement aristocratique de la pensée française »⁴* qui influença la pensée médiévale par sa poétique parfaite, et enseigna, par la même occasion, les règles profondes de la courtoisie et du savoir-vivre chevaleresques. Ainsi en est-il question dans le chapitre huitième de ce roman bientôt huit fois centenaire : *« Oncques ne lui peut garder rancune, ni outrage, parce que, pour tous, avenante, Dame Courtoisie est bonté. »⁵* Guillaume de Lorris expose ici le chemin de la bonne tenue face aux dames. L'homme qui rencontre une dame, qu'elle soit damoiselle ou impératrice, *« n'a point de vil orgueil au cœur »⁶* car la courtoisie sait faire preuve de tenue face aux nobles personnes. L'homme doit donc respecter la dame et les vœux qu'elle prononce, tout

³ De LORRIS, Guillaume, et De MEUNG, Jean, *Le Roman de la Rose*, op. cit. Ronsard, Entête à la préface de Georges Vertut, p.7

⁴ Ibid, p.8

⁵ Ibid, p.38

⁶ Idem

comme la dame ne doit pas manquer son devoir face à l'homme « *noble portant haut ses armes.* »⁷

L'entête de l'édition du *Roman de la Rose* de 1956 apporte une lumière sur la condition particulière de ce Roman sur la société du 13^{ème} siècle, date de rédaction et de première parution de ce chef-d'œuvre. Publié pour la première fois en 1285, il est postérieur aux premiers récits de la Cour Arthurienne mais, de par le commencement de sa rédaction, qui est situé au milieu des années 1230, ce très long texte versifié de plus de vingt deux milles octosyllabes se place en contemporain des récits de la cour du légendaire roi de Bretagne. Comme le dit Ronsard par la citation donnée précédemment, les récits chevaleresques de Bretagne et le *Roman de la Rose* demeurent à un niveau équivalent quant à l'apport de culture et de savoir-vivre au lecteur, qui peut ainsi apprendre la bienséance lors de son contact avec celles et ceux qui partagent son quotidien. Le *Roman de la Rose* est donc comme un manuel qui offre l'image de la conduite à avoir, pour agir à la manière des personnes éduquées et instruites des cours prestigieuses.

Dans cette optique de bonnes manières, les cours médiévales étaient friandes de l'application des codes de conduite, et recherchaient des modèles à suivre, des figures charismatiques qui portaient en elles les valeurs essentielles de la vie de société. Les récits Arthuriens étaient de parfaits contes d'apprentissage, qui diffusaient par l'intermédiaire des récits de la jeunesse des chevaliers les idées principales de la courtoisie. C'est ainsi que l'enfance de Caradoc se déroule sous l'égide de son oncle qui lui apprend les rudiments de la vie de chevalier :

« Il lui appris parfaitement bien comment tenir l'oiseau de proie et le lâcher au bon moment. Puis il lui enseigna qu'il lui fallait être sage et avoir de bonnes manières, savoir jouer aux échecs, au trictrac et à tous ces autres jeux auxquels un homme noble doit être habile. Il lui faut aussi respecter les dames et les demoiselles et être le défenseur des

⁷ Idem

jeunes filles dans le besoin ; qu'il prenne garde de ne pas leur manquer. Quand au chevalier errant mais pauvre, il doit l'aimer et l'estimer. Qu'il ne se mette jamais à fréquenter traîtres ni flatteurs ; qu'il soit toujours avec les gens de bien et distant avec les méchants. Car on ne tire jamais longtemps bénéfice d'une mauvaise fréquentation. Et quand il sera chevalier, qu'il ne soit pas vantard ; dans l'action, qu'il se montre le meilleur, et hors du champ de bataille, le plus réservé. Car celui qui claironne sa vaillance est abattu et étranglé par ses propres fanfaronnades (...) : il en aura plus de valeur, car la démesure et l'insolence n'ont rien à voir avec l'honneur ni l'idéal chevaleresque. (...) Estime et honneur il en tirera et sera aimé des grands comme des petits. »⁸

Par ces mots l'auditeur du récit se retrouve mis en écho avec le jeune Caradoc. Toujours immergé dans le récit qui continue, l'auditeur se retrouve confronté à sa propre éducation et à son propre sens des relations. Durant toute la durée de ce discours indirect libre, le Roi Arthur insuffle à son neveu les bases de l'éducation de cours et explique les raisons pour lesquelles il se doit de respecter ce qui lui est enseigné. L'apprentissage est donc à double sens, et permet de toucher l'auditeur grâce aux réactions qu'il ressent à l'écoute de ces paroles. Au divertissement se joint un aspect moral profond qui apporte une plus grande réception de la part de l'auditoire au récit conté.

Cependant cette éducation, et son caractère personnel, porte en elle son opposé qui peut s'exprimer de différentes manières. Caradoc a la chance d'avoir un tuteur qui l'élève dans la vertu et la courtoisie, mais un grand nombre de chevaliers, qui se trouvent sur la route des héros Arthuriens, sont les contre-exemples de cet apprenti que fait travailler le roi de Petite Bretagne. Aalardin est un exemple transitoire, au début du conte, lors de sa tentative pour s'approprier Guinier : « *Chevalier, s'il vous plaît, cédez-moi votre sœur. Vous ne l'emmènerez*

⁸ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989, p.439-440

*pas : vous n'êtes pas en position de le faire. Et si vous ne voulez pas me la céder, je m'en vais me jeter sur vous, vous allez voir. »*⁹ A ce moment, Aalardin est montré comme un vil chevalier qui refuse le respect dû aux dames et aux chevaliers. Mais après sa défaite face à Caradoc, Aalardin se retrouve paré des atours des nobles chevaliers, et son discours change radicalement de ton : « *Jeune fille (...), c'est entendu, je vous rendrai votre frère parfaitement sain et sauf. Voyez, je suis tout prêt à le faire, s'il est vivant, toutefois. »*¹⁰ A partir de cet instant et sans jamais le trahir, Aalardin sera l'un des fidèles amis de Caradoc et de Guinier. Par cela les chevaliers sont montrés comme des êtres pouvant faire des erreurs. Cette possibilité rend le rapport de force encore plus précis entre ceux qui agissent pour eux et ceux qui oeuvrent par courtoisie. Caradoc, ayant le droit pour lui, va pouvoir désarçonner Aalardin, mais va le gracier. Caradoc est donc montré comme un homme juste qui ne tue pas sans raison et qui, grâce à cela, va pouvoir se faire un puissant allié et ami de cet homme qui s'était montré discourtois et dangereux. L'éducation est donc un élément fondamental qui peut être perturbée par les émotions, mais qui peut réapparaître. L'homme éduqué peut se montrer vil, et un chevalier ne doit jamais combattre pour soi mais pour le faible et pour Dieu.

Cependant, les bons chevaliers revêtent une nouvelle identité au-delà du Moyen Age, et Julien Gracq, dans sa pièce, transforme cette idyllique représentation du preux chevalier en une image grossie jusqu'à enfler du simple humain, pour en faire un homme simple, avec des défauts plus que visibles :

Trévrizent : Ce n'est pas pour que le premier aventurier venu cède aux imaginations de sa cervelle vide, et se croie personnellement chargé de faire lever le soleil sur l'humanité.

Perceval : Que crois-tu donc ? Je ne veux être que le très humble serviteur du Graal.

Trévrizent : Mais tu t'es désigné toi-même pour ce service avec grande présomption, et c'est déjà trop. Tous sont appelés, Perceval, et

⁹ Ibid p.449

¹⁰ Idem

non point toi singulièrement. Et c'est t'exclure du salut que de commettre le péché d'orgueil. ¹¹

Trévrizent, ermite du bois qui renferme le château du Roi Pêcheur, s'entretient avec Perceval, le meilleur chevalier du monde, désigné par l'appellation du « Simple », qui est attendu par tout le château du Roi Amfortas pour le délivrer de l'ombre et de la mélancolie. Dans le flot de paroles échangé, le lecteur voit ressortir de Perceval la douloureuse vérité de l'orgueil dont il fait preuve. Bien loin de toutes les valeurs apportées par le chevalier du 13^{ème} siècle, Perceval est ici un enfant gâté, pas tout à fait un jeune homme, qui décide sans réfléchir ce que sera sa vie et son but, sans qu'aucune mission ni aucune révélation ne lui soit parvenue. L'ermite acquiert un nouveau rôle, celui de révélateur. Alors que dans les chansons et contes médiévaux, l'ermite est une deuxième perspective du chevalier, de par sa solitude voulue et son combat contre les fausses religions, Trévrizent montre un nouvel aspect, plus humain, de son rôle : il devient une sorte d'opposé, l'adversaire d'une bataille sans blessures physiques. Il replace l'aventure de Perceval dans son contexte d'origine, né d'un culte païen qui fut christianisé :

Trévrizent : Et maintenant, Perceval, regarde-moi à ton tour. Quoi que je sache du Graal, il ne me serait pas permis de te le dire, et tu n'apprendras rien de moi. Tu es seul, et je ne désire pas même t'aider. L'Eglise désapprouve avec moi ces aventures troubles, et ce désir païen de la délivrance qui est au fond de ton cœur. ¹²

L'éducation de Perceval est directement mise en cause par les paroles de l'ermite qui attaque aussi bien la spontanéité de Perceval dans sa quête que le principe même de la recherche du Graal, en donnant un avis extrêmement péjoratif sur Artus :

Perceval : Tu as entendu parler d'Artus ?

¹¹ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur op. cit.* p.61

¹² GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, Paris, José Corti, 1948 op. cit. p.68

*Trévrizent : Je le connais comme tout le monde pour un vieux fou qui cherche encore ici-bas la terre promise, et met sa richesse au hasard des chemins.*¹³

L'ermite, par ces paroles, brise l'image de la quête du Graal en occultant l'aspect de mission divine : Artus est décrit comme un homme, avec un rêve d'élévation et des moyens terrestres. Perceval n'est donc plus un chevalier de Dieu, mais un grand garçon qui, bercé par ses illusions, s'est s'échappé du cercle familial pour l'aventure, sans se soucier des conséquences, et sans éprouver de remords à l'évocation de ses parents :

Trévrizent : Tu pouvais vieillir entre ton père et ta mère, en rendant exacte justice à ton peuple, en soutenant le pauvre, et en honorant l'Eglise.

*Perceval : Oui. Seulement ce n'était pas pour moi possible. On m'a nommé le Graal, et le monde a séché d'un coup sous mon regard. Je n'ai plus eu ni père, ni mère, ni frère, ni peuple.*¹⁴

Sous les mots de Trévrizent, Perceval devient un simple mortel, séparé du plan divin pour devenir un aventurier qui agit par ignorance. Il est l'image de l'insouciance de l'adolescence qui, sans contrainte, se lance dans la vie sans en connaître les dangers.

Dans les deux récits de l'époque médiévale, les jeunes hommes que sont Caradoc et Perlesvaus offrent une toute autre vision de la jeunesse et de l'aventure. Dès qu'il fut en âge d'être formé, Caradoc est parti du domaine familial pour rejoindre son oncle, le Roi Arthur. Ce départ et cette initiation sont des rites immuables de la société chevaleresque, et ils sont la marque du passage de l'âge de l'enfance à celui du monde adulte. Le récit témoigne de la promptitude de Caradoc dans son apprentissage, car il « *se montra si bon élève et (...) il aspirait si*

¹³ Ibid p.60

¹⁴ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.62

vivement à la gloire, qu'avant d'avoir quinze ans révolus, il en avait gagné plus qu'aucun autre de la maison du roi Arthur »¹⁵.

Le cas de Perlesvaus est particulier : Contraint à partir de la demeure familiale, il ne pourra suivre son apprentissage chez l'un de ses oncles car « *du côté de son père il avait eu onze oncles qui étaient tous morts en combattant, et aucun n'avait vécu plus de douze ans après avoir été fait chevalier* »¹⁶. C'est donc chez le roi Arthur qu'il trouvera le soutien pour son éducation :

« Le jeune homme quitta la demeure de ses parents et se rendit à la cour du roi Arthur. Quand il sut ce qu'il désirait, le roi accepta bien volontiers de le faire chevalier. Puis il quitta la cour et alla chercher les aventures par tous les royaumes. C'est à présent le meilleur chevalier du monde. »¹⁷

Par ce glissement, Perlesvaus et Arthur se retrouvent rassemblés par des liens autant affectifs que familiaux ; en acceptant de prendre en charge le jeune homme, Arthur accepte la venue de Perlesvaus, faisant du futur chevalier comme un deuxième fils spirituel. Cependant, il n'est à aucun moment question de la teneur de l'enseignement prodigué par Arthur et sa cour au jeune homme. Perlesvaus revêt une nouvelle fois un voile de mystère, qui ne sera jamais totalement levé. Affilié à la cour d'Arthur, il n'y fera que de brèves apparitions, et toujours dans un cadre particulier qui le place hors du monde.

Les deux chevaliers des temps médiévaux sont décrits comme de jeunes hommes, dont l'âge semble proche de l'adolescence turbulente de Perceval. Ils restent pourtant humbles dans leurs actions et dans leurs paroles, jugeant avec

¹⁵ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.440

¹⁶ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989, p.139

¹⁷ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.139

respect celles et ceux qui croisent leur route. Ainsi, Perlesvaus, au royaume d'Oriande, donne sa chance à la jeune fille qui garde la demeure de se convertir à la religion catholique, malgré le fait qu'elle lui ait demandé d'abjurer sa foi et de la rejoindre dans les fausses croyances : « *Demoiselle, dit Perlesvaus, il ne faut pas prononcer de telles paroles. Si vous aviez été un homme, avec les dispositions dans lesquelles vous êtes, vous auriez perdu la vie avec les autres.* »¹⁸ Il fait donc preuve ici d'une grande réserve et de courtoisie, en refusant de prendre les armes contre une jeune femme et en privilégiant la parole.

Perlesvaus se distingue donc de la classe des chevaliers de l'ordre médiéval en faisant preuve de retenu et de sagesse envers les dames sans qu'il soit certifié que l'enseignement chevaleresque lui ait bien été dispensé par le roi Arthur ou ses pairs. La seule indication pouvant aller clairement dans cette direction se situe dans l'appellation d'un ermite qui annonce qu' « *il s'est fait par lui-même, aussi l'appelle-t-on Par-lui-fait, en témoignage d'estime et d'affection* »¹⁹. Cette dénomination permet de tendre un peu plus dans la direction que Perlesvaus n'a suivi aucune éducation et que les vertus chevaleresques lui seraient innées. Cette appréciation impose non seulement le caractère autodidacte de Perlesvaus, mais également l'application de ces règles lors de ses nombreuses quêtes. Perlesvaus est donc un véritable chevalier, même si son éducation reste mystérieuse.

Le rôle de l'éducation est primordial dans l'attitude du chevalier. Issu d'une instruction qui met en valeur l'importance de la vertu ainsi que le maintient en société face aux hommes respectables, Caradoc se distingue par la grandeur de sa courtoisie qui le fait rayonner de manière plus intense que nombre de chevaliers de la cour d'Arthur. Perceval, quant à lui, fils de l'éducation libre du siècle de Julien Gracq, apparaît comme un enfant turbulent et excessif qui agit avant de réfléchir, se laissant ainsi guider par ses actes plutôt que par les rapports qu'il peut avoir avec le réel. L'éducation prend donc une valeur importante, puisque c'est son absence ou sa présence qui définira les actions futures du chevalier.

¹⁸ Ibid p.291

¹⁹ Ibid p.170

Perlesvaus se distingue par son appartenance à une classe particulière qui, par son rapport au divin et son attache « *au lignage de Joseph d'Armathie, le bon serviteur* »²⁰, possède en lui tous les atouts de la courtoisie et de la bonne conduite, fondations essentielles du chevalier de l'époque médiévale, et ce sont ces fondations, cette éducation de l'esprit, qui portent le chevalier au-delà des limites de la cour. Leur éducation devient donc primordiale car, entre les deux périodes rapportées, c'est tout le comportement du personnage qui se trouve changé. Le rôle de l'éducation est donc un élément déterminant du chevalier.

Par ces qualités, les chevaliers s'élancent au travers des terres, parcourant les étendues, solitaires, poussés par l'appel qui rythme leur vie aventureuse.

b) L'appel de la pérégrination aventureuse.

Les romans et chansons du Moyen Âge racontent les aventures de destins particuliers qui, par leur courage et leur volonté, affrontent le temps et l'espace pour parvenir à leur fin. Ces êtres exceptionnels se distinguent dès leur enfance par des prédispositions qui font le bonheur de leur tuteur, et l'admiration de leurs pairs. Ainsi, Tristan est un valeureux guerrier qui accomplit des exploits surhumains lors d'aventures héroïques ; Floire, tout juste sorti de l'enfance, part au-delà des limites de l'empire Chrétien jusqu'au cœur des terres païennes pour retrouver sa bien-aimée Blanchefleur, et Roland s'élance dans une bataille contre les sarrasins, avec son armée en grande infériorité numérique. Ces récits étaient des transmetteurs de rêves pour les cours médiévales, mêlant selon différentes mesures le fantastique et

²⁰ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.170

le religieux, déstabilisant les limites du réel pour apporter l'émerveillement aux auditeurs. Le conte de Bérout et son nain Frocin offre la magie de l'astrologie et de la divination :

« [Frocin] connaissait le cours des étoiles et observait les sept planètes. Il pouvait prédire l'avenir. Quand il apprenait la naissance d'un enfant, il détaillait tous les points de sa vie. Le nain Frocin, emplit de malice, s'efforçait de tromper celui qui le tuerait un jour. »²¹

Tandis que dans La Chanson de Roland, Charlemagne se voit protégé par un Ange envoyé par Dieu à son chevet :

**« Karl se dort cum hume traveillet.
Seint Gabriel li ad Deus enveiet :
L'empereür li cumandet a garder.
Li angles est tute noit a sun chef.
Par avisiun li ad anunciet
D'une bataille ki encuntre lui ert. »²²**

Ces deux récits s'inscrivent, tout comme les romans de la quête du Graal et de la Cour Arthurienne, dans un cycle d'aboutissement de soi et de recherche personnelle, par l'intermédiaires de pérégrinations et de rencontres qui, au fil des temps, amorcent un changement profond chez les personnages. Cependant, les récits Arthuriens ont cette particularité qui les place dans une classe à part, dans un rite initiatique et formateur qui amorce un changement profond chez les chevaliers, jusqu'à les rendre plus qu'humains, jusqu'à faire d'eux les symboles, archétypes d'une vie prodigieuse. Cette phase est la quête, la constante marche d'un point inconnu vers un autre en recherche d'un but connu qui les fuit, durant une période, jusqu'à ce que, arrivés à leur paroxysme, cette origine se découvre.

²¹ Bérout, *Tristan et Iseut*, Paris, Le Livre de Poche, Classique, 2000, p.28

²² Auteur Anonyme, *La chanson de Roland*, édition J. Dufournet, Paris, GF-Flammarion, 1993, v. 2525 à 2530 : « Charlemagne s'endort l'esprit préoccupé. Dieu lui a envoyé saint Gabriel à qui il commande de le protéger. L'ange est tout proche de sa tête. Par une vision il lui annonce la bataille qu'il va lui falloir livrer. »

Ce constant mouvement est initié par l'éducation que les chevaliers ont reçue. Il a été expliqué plus haut la capacité d'apprentissage dont les chevaliers faisaient preuve, ainsi que l'importance de la courtoisie qui leur est inculquée. Dès leur adoubement, les jeunes hommes s'élancent dans les aventures qui leur permettront de se faire une place parmi les plus grands. Caradoc sera l'un des plus rapides puisque sa première épreuve se déroulera le jour même de son adoubement par le roi Arthur :

« - Roi, je vais vous le dire : je donnerai cette épée devant vous à un chevalier. S'il peut me trancher la tête d'un seul coup, qu'il y aille de bon cœur. Si je peux me rétablir après ce coup, qu'il me permette de lui rendre la pareille dans un an, ici, devant vous. (...) »

Il tira son épée du fourreau. Le roi devint songeur. Petits et grands, tous demeurèrent interdits (...). Caradoc, quoique tout juste chevalier, ne put en supporter davantage. Il se débarrassa aussitôt de son manteau et se précipita vers le chevalier. Il prit dans sa main la lame d'acier. L'autre lui posa l'une de ses questions :

- Est-ce qu'on vous considère comme le meilleur chevalier ?*
- Assurément non, comme le plus fou, plutôt ! »²³*

Le tout jeune chevalier, héros éponyme de ce conte, se distingue par sa bravoure qu'il qualifie lui-même de folie. Cette première épreuve qu'il relève lui assura la reconnaissance de la cour du roi. Cependant, ce sera là le seul exploit qui lui sera imputé et reconnu dans cette histoire puisque, l'année passée et le défi remporté, Caradoc sera puni par ses parents et s'exilera dans la pauvreté d'un ermitage, un serpent lui entourant le bras.

Ce récit est l'un des seuls de l'histoire des contes du Graal à ne pas être tourné vers la quête et la pérégrination. En opposition aux aventures de Perlesvaus,

²³ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.443

Gauvain et Lancelot, Caradoc est entièrement tourné vers son amour envers Guinier qui, par ses dernières paroles : « *Seigneur, n'ayez crainte de boire !* »²⁴, se place en femme fidèle et aimée. Cette cruelle révélation devant toute la cour Arthurienne aura pour effet l'amertume et même la haine des chevaliers et de leur femme à l'encontre du couple préservé, renversant toutes les règles de la cour pour offrir un aspect plus humain et plus dur. La renommée et la gloire deviennent des éléments subalternes qui ne parviennent plus à éclipser la jalousie. Mais, plus que cela, c'est le sentiment d'imperfection et de frustration qui ressort de cette dernière épreuve imposé aux jeunes mariés. Les vertus de courtoisie et de fidélité sont montrées sous leur vrai jour : des valeurs de perfection presque inaccessibles, des utopies réservées à une élite qui se trouve être le fruit d'un adultère masqué. Les paroles de Caradoc sont éloquentes : « *Dame, dit-il, merci ! Jamais une femme n'a fait autant honneur à son seigneur que vous à moi, douce amie* »²⁵, et la reine Guenièvre, femme d'Arthur, ne peut qu'être humiliée par cet affront perpétré en présence de tous les chevaliers. Mais cette fidélité est d'autant plus l'objet de rancunes qu'elle est le symbole de l'inaction de Caradoc. En restant auprès de sa femme, il délaisse l'action et trahit son statut de chevalier qui nécessite d'arpenter les chemins. Caradoc devient alors un homme plus qu'un chevalier exceptionnel.

Le haut conte du Graal est, quant à lui, entièrement tourné vers la quête perpétuelle. Les valeurs de Perlesvaus, citées et reconnues par toutes celles et tous ceux qui croisent sa route, sont les compléments des missions qui parsèment la route vers le Graal. Au fur et à mesure que le meilleur chevalier du monde se rapproche de son objectif, les quêtes et les détours qu'il accomplit sont autant de preuves de sa force et de sa courtoisie. Alors même qu'il est harangué par une femme qui apporte avec elle le corps de l'un de ses cousins pour tuer le Chevalier au Dragon, « *Il se dit que puisqu'il a été chargé de venger ces crimes, on le blâmerait vivement de ne point le faire* »²⁶. Cette attitude exprime l'immense

²⁴ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.507

²⁵ Idem

²⁶ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal in La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.242

dévouement de Perlesvaus envers les faibles et les opprimés, qui lui permet de voler de victoires en victoires. En effet, chacune des quêtes qu'il entreprend est couronnée de succès, et rejaillit sur lui au-delà de ce qu'il désire. Valeureux autant que modeste, le jeune homme se masque derrière différents écus pour dissimuler sa véritable identité. L'exemple est donné après que la mort de Lohot, fils du roi Arthur et de Guenièvre, par Keu le sénéchal, a été révélée à la cour :

« Jusque là il croyait son fils vivant, et quand on avait appris à la cour que le chevalier au Cercle d'Or avait tué le Chevalier au Dragon, il avait cru que c'était son fils, car on ne précisait pas que c'était Perlesvaus. »²⁷

Perlesvaus est donc resté anonyme après son exploit face à cet adversaire redoutable, refusant de se découvrir pour ne pas décevoir par la suite celles et ceux qui requerraient son aide. Il est pourtant sollicité par une jeune fille qui s'avérera être sa sœur, sans que cette dernière ne le sache :

« Seigneur, dit [la demoiselle], je vous demande de m'accorder l'aide du chevalier qui emportera ce bouclier. (...) Puisqu'il est bon chevalier, à ce que l'on dit, il ne vous vous refusera pas ce que vous lui demanderez, et si je me trouvais ici au moment où il viendra, il ne repousserait pas ma prière non plus. »²⁸

La renommée de Perlesvaus ne sera que croissante, par la nature de ses exploits qui sont reconnus comme de véritables prouesses par toutes et tous, et par la courtoisie dont il fait preuve, le reflet naturel de ce brillant chevalier. Perlesvaus est donc montré comme un modèle de vaillance et de chevalerie, une preuve d'excellence pour les auditeurs.

Cependant, dans le *Haut conte du Graal*, de nombreux chevaliers sont dépeints comme de braves et fiers combattants chrétiens, qui mettent leur bras au

²⁷ Ibid p.254

²⁸ Ibid p.220

service des plus faibles, et dont la bravoure s'est étendue au-delà des terres du roi Arthur. Gauvain en est l'un des grands exemples, en tant que neveu du roi. Dans sa quête du château du roi Pêcheur, son chemin le conduit vers l'épée qui décapita Saint Jean et qu'il a promis de montrer au Roi du Guet. Ce dernier tente de lui soustraire la relique mais ses chevaliers le dissuadent en invoquant le fait que **« messire Gauvain est un chevalier parfaitement loyal et courtois ; rendez lui ce qu'il a conquis, (lui disent les chevaliers) car on vous en blâmerait de vous mal conduire à son égard »**²⁹. Le neveu du roi Arthur est également reconnu pour ses valeurs de chevaliers, grâce aux nombreuses quêtes qu'il a accomplies, et à cette grande mission pour laquelle il a conquis l'épée : se rendre au château du Graal pour délivrer le roi Pêcheur de sa mélancolie.

En opposition avec ces manifestations de liesse envers le preux chevalier qui, allant des quêtes en quêtes, met vie en danger, ces chevaliers ne sont pas à l'abri du dénigrement s'ils délaissent leur vie aventureuse pour l'oisiveté. C'est cette situation qui est prise pour ouvrir le *Haut Conte du Graal*. Alors que Perlesvaus, en présence du Graal, n'a pas prononcé les paroles attendues, le Roi Pêcheur et la Grande-Bretagne sont plongés dans la mélancolie.

« Mais un jour, sa volonté se trouva comme paralysée, et il perdit le désir de se montrer généreux. Il n'avait plus envie de tenir sa cour, ni à Noël, ni à Pâques, ni à la Pentecôte. Voyant ses bienfaits se raréfier, les chevaliers de la Table Ronde se dispersèrent et commencèrent à délaisser sa cour »³⁰

Arthur, à la demande de la reine Guenièvre, repart en quête pour retrouver sa vaillance d'antan. C'est lors de son périple, solitaire, que le principe du chevalier est énoncé par une femme qui lui vient en aide :

²⁹ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.182

³⁰ Ibid p.125

*« J'avais l'intention de me rendre à sa cour, mais j'ai bien rencontré en chemin une vingtaine de chevaliers que j'ai interrogés et qui, tous, m'ont assuré que la cour du roi Arthur était la plus méprisable du monde, et que tous les chevaliers de la Table Ronde l'avaient abandonnée à cause de l'indignité du roi. »*³¹

Le roi Arthur est donc placé en responsable de l'indignité de sa cour, par son dénigrement des lois fondamentales qui régissent l'ordre des chevaliers et les relations qui unissent le seigneur à ses vassaux. Cependant, grâce à la reine, le roi Arthur sort de cette impasse malade pour reprendre les rênes de son royaume et retrouver son honneur qu'il avait laissé s'échapper. Comme le lui dit la reine : *« vous saurez désormais que lorsqu'on est noble, riche et puissant, il y a grand honte à devenir indigne »*³². Arthur, grâce à Guenièvre et à son désir de retrouver son honneur perdu, retrouve son honneur de chevalier, et éprouve plus que jamais *« le désir de bien faire et de [se] montrer valeureux et généreux. »*³³ Après cette quête, Arthur redevient roi à part entière, car il a retrouvé dans cette quête le principe de l'action qui caractérise les chevaliers. La quête, en plus d'être un rituel initiatique, est également une force qui permet de retrouver l'honneur.

Le cas de Perceval dans le *Roi Pêcheur* est particulier, puisque le jeune homme n'a pas reçu d'éducation chevaleresque, tout comme son modèle d'origine. Cependant il se distingue par une attitude très spécifique qui va à l'encontre de presque tous les préceptes du chevalier. Sa présence près du château du Roi Pêcheur est bien le fait de sa recherche de renom et de sa volonté d'accomplir une quête. Cependant, sa venue est motivée par un orgueil sous-jacent plus que par une réelle volonté d'acquérir un renom de chevalier, le respect dû à un serviteur de son seigneur et du Seigneur. Il le dit lui-même : *« Pour la conquête du Graal j'ai*

³¹ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.140

³² Ibid p.141

³³ Idem

*quitté tournois et galantes aventures. Je vis pour le Graal. Je le trouverai »*³⁴, il n’y a en lui que désir et satisfaction, et non le dessein clair de donner le Graal au monde, ou de le libérer de quelque emprise mauvaise. Trévrizent le confirmera lors de leur rencontre près du lac, en rappelant au jeune homme qu’il n’est pas dans la ligne de conduite d’un serviteur du Christ :

Trévrizent : Tu m’as demandé tout à l’heure ta route et je te dis ceci : quitte cette voie qui n’est point la voie droite et écoute la parole du Christ par la bouche de son serviteur.

Perceval : Il ne peut désavouer qui ne se voue que pour sa gloire.

*Trévrizent : Sa gloire n’est pas remise entre tes mains, qui que tu sois, Perceval. Il commande que chacun fasse son salut, humblement, à la place où le sort l’a mis*³⁵

Pourtant, Perceval met un point d’honneur sur une des particularités de la quête, la condition essentielle du chevalier errant qui recherche le renom : la solitude. Le chemin qu’il a accompli, il l’a fait seul, monté sur son cheval au travers des forêts durant un temps inconnu :

*Perceval : Mais il y a une tâche à faire, et qu’un seul peut faire, et il faut que les tâches se fassent. Et qui la fera si celui qui est désigné pour elle ne l’entreprend tout seul ? Crois-tu donc que je n’aie pas payé déjà pour l’entreprendre ? J’erre tout seul, sans amis, dans les bois sauvages – Je n’ai pour compagnie que le cliquetis de mon baudrier et le hennissement de mon cheval, - la fatigue terrible, la soif, les pièges des enchanteurs, et les coups d’épée épuisants contre les fantômes qui s’évanouissent au jour.*³⁶

³⁴ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.59

³⁵ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.61

³⁶ Ibid p.62

Perceval, grâce à ses paroles, retrouve une partie de la force et de la qualité de son modèle médiéval. Son errance au travers des bois, affrontant seul périls et pénuries, le rachète auprès de sa caste. Cependant, et malgré sa volonté de justifier sa présence auprès de l'ermite, Perceval commet l'erreur de légitimer sa venue par la simple raison qu'il faut « *que les tâches se fassent* »³⁷, sans invoquer de possible demande divine. La désignation dont il se dit la cible n'est qu'une manifestation de son orgueil, et non le résultat d'une requête faite à lui :

*Trévrizent : on t'as parlé d'exploits surhumains (...) - et de l'extravagante récompense accordée au plus pur. Et un démon te soufflait à l'oreille : c'est toi – c'est toi – Perceval ! Ah ! il a su souffler sur le feu de ta jeunesse, le vieux monstre. A chaque terreur qu'on faisait lever devant toi, tu te disais : je n'aurais pas tremblé ! c'est moi qui suis désigné !*³⁸

L'ermite révèle l'une des facettes impie de Perceval, par les mots de « *démon* » et l'utilisation du verbe « *être* », utilisé à la voix active. Ces marques apportent un nouvel ordre : Perceval, selon Trévrizent, n'a pas été désigné, mais « *[est] désigné* ». Cette profonde différence dans les termes impose l'illégitimité de Perceval dans sa présence en ces lieux, puisque le « *démon* » qui lui souffle à l'oreille est plus une parcelle de sa conscience que la manifestation du divin. Ainsi, plutôt que d'être un émissaire appelé vers la quête, Perceval est un jeune homme rempli d'orgueil qui cherche le Graal pour son propre honneur. Totalement opposé à Perlesvaus qui ne souhaite que laver le sacrilège qui plane sur Graal, Perceval considère la quête dans son sens matériel, ce qui dénature tout la dimension chevaleresque.

Le jeune homme devient donc un simple voyageur, aux qualités guerrières certes exceptionnelles, puisqu'il parvient à mettre à bas l'un des preux chevaliers de la cour du roi Pêcheur :

³⁷ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.62

³⁸ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.63

*Clingsor : Méliant m'a dépassé. Il était à cheval, seul, en armes, la visière basse. Il débouchait dans la clairière. Un chevalier est sorti de dessous les arbres, en face. Méliant a foncé, la lance basse, et puis l'autre à son tour. Le choc a été terrible. Et Méliant le preux, Méliant l'invincible, a roulé sur l'herbe, une lance au travers du corps.*³⁹

L'avatar incomplet du meilleur chevalier du monde possède donc une grande qualité de son modèle, qui est la force au combat. Perceval fait donc forte impression sur Kundry et Clingsor, qui mettent en avant ses qualités guerrières avant toute autre chose. Pour Kundry, qui attend le simple, Perceval devient ce messie providentiel qui libérera Amfortas et Montsalvage de la malédiction qui emprisonne la région depuis le péché du roi.

Cependant, la libération du château et la délivrance d'Amfortas pour Perceval, la conquête du Graal pour Perlesvaus et les chevaliers d'Arthur, ainsi que l'union de Caradoc et de Guinier, ne peuvent se faire sans le cheminement spirituel qui unit le chevalier à sa quête, sans le pèlerinage personnel qui fait prendre conscience à l'homme le schéma divin dans lequel il s'inscrit.

³⁹ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.27

c) La quête, source du pèlerinage personnel.

« Chez Chrétien de Troyes, la recherche du nom est recherche de l'essence, de la coïncidence de soi à soi au terme d'un parcours intérieur dont l'errance aventureuse est à la fois l'expression et le moyen »⁴⁰.

Précurseur et modèle de la première génération de romanciers, l'auteur des grandes épopées Arthuriennes de langue française plaça au cœur de son univers le modèle de courtoisie qui façonna le monde médiéval. Le preux chevalier, porteur de lumière auprès des dames et damoiselles en péril, se distingue par son nom qui, à lui seul, expose valeurs et force dans l'ensemble du monde chevaleresque. Des romans inspirés par les récits de Chrétiens de Troyes reste, entre autres, cet héritage, qui permet aux chevaliers de la Table Ronde de s'imposer face à leurs ennemis sans avoir à livrer de rudes batailles :

« il allait mettre le pied à l'étrier quand la Demoiselle au Char s'écria :

- Messire Gauvain, empêchez-le de remonter, car vous auriez alors bien du mal à le vaincre !

Quand le chevalier entendit le nom de messire Gauvain, il recula :

- Comment, s'exclama-t-il, est-ce donc le vaillant Gauvain, le neveu du roi Arthur ?

- Oui, dit la demoiselle, c'est bien lui.

- Seigneur, dit le chevalier, c'est vous que je cherchais !

⁴⁰OLLIER, Marie-Louise, Préface à *L'âtre Périlleux*, in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde* Paris, Robert Laffont, 1989 p.608

- Je suis bien Gauvain, dit celui-ci ; que désirez-vous ?

- Seigneur, dans ce cas, je me considère comme vaincu, et je regrette de n'avoir pas su qui vous étiez avant de vous attaquer. »⁴¹

Dès l'évocation par la Demoiselle de l'identité de Gauvain, son adversaire, connaissant la réputation dont jouit le chevalier, dépose les armes et s'avoue vaincu. Cette attitude illustre la puissance des actes passés qui forgent la renommée du neveu du roi Arthur. Par son nom, le chevalier porte avec lui ses quêtes et ses périples, ses blessures et ses victoires, aura invisible qui rayonne à sa simple évocation. Par son parcours, le chevalier Gauvain devient un modèle, une idole intouchable, respecté du plus grand nombre. C'est par ses nombreuses quêtes ainsi que par sa noble attitude envers les dames que Gauvain se distingue.

Le chevalier valeureux se démarque des autres par sa détermination à rechercher les aventures, à s'éloigner volontairement de la cour pour aider les plus faibles. C'est en parcourant le monde et en exécutant les quêtes qui s'offrent à lui que le chevalier acquiert son statut. Devenant un modèle pour les autres chevaliers, le puissant guerrier se voit proposer d'autres missions le long de sa route, qui font grandir sa renommée. Comme il a été dit plus haut, Perlesvaus, par son appellation de meilleur chevalier du monde, est sollicité par nombre de personnes qui viennent jusqu'en la cour d'Arthur pour demander au roi de transmettre leur requête au jeune chevalier. Cette attitude montre la grande influence du nom et l'expansion des nouvelles à l'intérieur du royaume, transmises par celles et ceux qui ont eu, un jour, à demander l'aide des chevaliers.

Cependant, cette réputation n'aurait pu être sans la logique qui est inculquée aux jeunes hommes et qui se fortifie au fil des pérégrinations. En effet, chacun des grands hommes porte avec lui un idéal qui prend sa source dans la religion chrétienne. Leur bonté se retrouve dans les actes qu'ils accomplissent. C'est ainsi

⁴¹ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.149

que Gauvain, parvenu à la demeure de la Dame Veuve, se voit confier la tâche de protéger le château contre ses envahisseurs :

« - Seigneur, dit-elle à messire Gauvain, vous l'entendez : ce château ne m'appartient plus, les chevaliers font déjà comme s'il était à eux, leurs propos le montrent bien.

- Dame, leur conduite est indigne !

Quand les tables du repas furent enlevées, la jeune fille tomba aux pieds de messire Gauvain en pleurant ; il la redressa aussitôt :

- Demoiselle, ne faites pas cela !

- Seigneur, dit-elle, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de ma dame ma mère et de moi !

- N'en doutez pas, demoiselle, j'éprouve pour vous une profonde compassion.

- Seigneur, on verra donc en cette occasion si vous êtes un bon chevalier, car bons sont les exploits que l'on accomplit au nom de Dieu. »⁴²

Par les paroles de la demoiselle, l'acte prochain de Gauvain se place dans une aide de son prochain, un principe de charité chrétienne qui fait avancer le chevalier sur la route de son apothéose qui, en ce roman, se trouve être la demeure du Roi Pêcheur.

Dans ce conte, trois chevaliers ont la chance d'apercevoir le Graal, symbole de l'aboutissement de leur quête spirituelle. Mais pour cela, chacun d'eux a dû passer par nombre de péripéties dans lesquelles ils ont pu fortifier leur croyance dans le Seigneur. Gauvain, le premier du conte à pénétrer dans le château des Âmes, s'est vu confier la tâche de rapporter l'épée qui décapita Saint Jean. Pour cela il lui fallu traverser de nombreuses contrées et aider tout un peuple, en tuant un

⁴² Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.159

ogre anthropophage. De ces aventures Gauvain se verra confier le précieux trésor, ainsi qu'un autre cadeau, celui-ci spirituel :

« - Je le sais bien, dit le roi ; je vous suis gré de tout ce que vous avez fait, et vous recevrez votre récompense. (...) Mais je vais faire quelque chose de plus pour vous, ajouta le roi.

Il fit venir tous les vassaux de son royaume dans la grande salle de son château, et dit :

- Seigneur, je veux me faire baptiser.

On lui donna Archer comme nom de baptême. »⁴³

En essayant de parvenir jusqu'au Graal, Gauvain évangélisera et convertira un royaume. Cet acte est une nouvelle étape pour le chevalier qui, par sa mission, permet d'éradiquer une des fausses croyances qui régnaient, étendant les limites du royaume de Dieu sur Terre. Cependant, et malgré sa dévotion, Gauvain ne sera pas à même de prononcer les mots qui auraient pu libérer la Terre de la mélancolie et de la terreur. Le Graal, en lui apparaissant, apporte la preuve de la forte croyance et de chemin parcouru par Gauvain sur le chemin de la foi, en relevant de nombreux défis et en libérant des royaumes du mensonge des dieux païens. Mais son incapacité à prononcer les mots pourtant connus montre qu'il n'est pas celui qui fut désigné pour rendre la lumière au monde. Sans être rabaissé, le chevalier est clairement reconnu par les habitants du château comme n'étant pas le meilleur chevalier du monde, puisque lui seul a le pouvoir de dissiper la malédiction. Gauvain ressort donc sans gloire, mais non sans mérite. Avec l'épée de Saint Jean au côté, il a prouvé qu'il était un chevalier émérite, et cette quête lui permet de prétendre au titre de meilleur chevalier du monde, bien que ce ne soit pas lui. Cette quête est pour lui une désillusion, puisqu'il ne parvient pas à prononcer les mots adéquats, mais pour les auditeurs, il est l'un des exemples de la conquête intérieure par sa victoire contre le géant, là où peu ont vaincu.

⁴³ Ibid p.182

Gauvain est donc un fier et fort chevalier, sans pouvoir prétendre égaler Perlesvaus, deuxième chevalier de la cour d'Arthur à voir le Graal dans ce conte.

Le tout jeune chevalier, dénommé « meilleur chevalier du monde » avant même son réveil, chevauche durant de nombreux jours, apportant son soutien et son secours aux dames en détresse qui sollicitent son aide. Tout comme Gauvain, il est la source de nombreuses conversions, ainsi que de grandes prouesses. Cependant, la plupart de ses grandes actions se trouvent après qu'il a libéré le Graal du roi du Château Mortel.

Durant cet exploit, le chevalier se trouve sous la protection de Dieu. Devant les multiples dangers qu'il affronte, l'inspiration divine lui offre la solution de ses tourments, et le fait parvenir à son but :

« Il l'aperçu (le lion blanc) devant la porte, dressé sur ses deux pattes. Perlesvaus le regarda entre les deux yeux, et sut que le lion pensait – telle était la volonté divine – que les chevaliers qui défendaient le troisième pont étaient trop braves pour être vaincu par un seul chevalier, à moins que ce ne fût la volonté de Dieu. »⁴⁴

Perlesvaus se trouve donc investi d'une mission divine qui le fait victorieux face à ces adversaires, si puissants soient-ils. Il ressent la présence de la force de Dieu avec une telle intensité qu'il « *se dit en lui-même que la puissance divine est grande, mais qu'un chevalier qui sent en lui force et bravoure doit les mettre à l'épreuve pour l'amour de Dieu* »⁴⁵. Dès lors il combattra avec vigueur contre les défenseurs des ponts du château du Graal, jusqu'au dernier qui, gardé par les plus puissants des serviteurs du Château Mortel, nécessite l'aide divine. Perlesvaus suivra donc les conseils du lion blanc et se rendra maître du château de son oncle défunt.

⁴⁴ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.248

⁴⁵ Ibid. p.249

Ce passage montre la détermination du jeune chevalier qui souhaite se battre en tant qu'homme, pour ne pas devenir dépendant de l'œuvre divine et conserver sa puissance humaine. En reprenant ses propres armes pour affronter ses ennemis, Perlesvaus cherche à gagner une considération autant spirituelle que matérielle. En affrontant les chevaliers sans l'aide du Seigneur, il se distingue par sa détermination et son mérite et non par son oisiveté, et se forge personnellement. Il devient donc le principal libérateur du Graal, sous l'égide de Dieu. Le saint calice est alors libéré non par Dieu, mais par un humain, renforçant le symbole de la relique qui annonce la pureté et l'avènement du royaume de Dieu sur Terre.

C'est après ce triomphe sur son oncle que Perlesvaus entreprend son plus grand pèlerinage, puisqu'il le mène jusqu'à l'Île d'Abondance, demeure des serviteurs de Dieu et du Christ. Cette île, parcelle du Paradis, est le point culminant des aventures de Perlesvaus : lieu de son dernier voyage, terre dont il sera le roi à son retour, ce lieu est le symbole de son parcours initiatique terrestre. Amorce de son après-vie, le jeune chevalier devra avant cela éradiquer les dernières racines du mal. Ce n'est qu'après avoir tué l'Ermite Noir et libéré une demoiselle que Perlesvaus se retire en saint homme dans le Château du Graal, jusqu'à ce que « *le navire à la voile blanche ornée d'une croix vermeille* »⁴⁶ apparaisse, pour l'emporter sur l'Île de son dernier repos.

Ces derniers instants narrés instaurent chez Perlesvaus la fin de son existence en tant que chevalier et le début de sa vie comme saint. Reconnu comme sage par ceux qui l'approchèrent pour recevoir son savoir, l'homme Perlesvaus est montré comme l'accomplissement de la destinée de chevalier. Vainqueur de ses ennemis, sa quête spirituelle s'achève comme dispensateur de son savoir et de sa sagesse. Les quêtes devenues inutiles pour lui qui a tant fait, la retraite dans cet ermitage sacré et son départ vers un lieu éloigné des terres connues par « *une telle distance*

⁴⁶ Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.308

[que l'on ne reconnaît] plus ni la mer ni les étoiles »⁴⁷ sont les symboles de l'achèvement de sa destinée. Perlesvaus n'est plus un chevalier, ni même plus tout à fait humain.

Quant à Caradoc, il s'oppose totalement à ce cycle quasi perpétuel de la quête et du renom. Tandis que les romans de la Table Ronde mettent un point d'honneur à offrir aux auditeurs les récits de combats chevaleresques, le livre de Caradoc ne livre qu'un seul, mais fort prestigieux passage combatif : le tournoi à la cour d'Arthur. Or, ce passage n'a pas d'autre but que de montrer la puissance de Caradoc au combat, sans qu'aucune quête pour la liberté d'une demoiselle ou pour la gloire de Dieu ne soit entreprise. Et comme chevalier, Caradoc est valeureux :

« A la belle Guinier son amie, il envoya un bon nombre de prisonnier que je ne saurais nommer. Il y avait Keu le sénéchal, Girflet, Gales le chauve, Lucain le courtois échanson et une bonne trentaine d'autres (...) mais s'il faut en croire l'histoire, parmi les chevaliers, il y avait quelques-uns des meilleurs chevaliers du roi Arthur. »⁴⁸

Combattant et mettant à terre de grands chevaliers de la cour de son oncle, le jeune homme se distingue par sa bravoure et sa force au combat. Le seul affrontement qu'il aura à mener par courtoisie sera celui de libérer Guinier, celle qui devient sa femme, des mains de Aalardin, qui devient ensuite un de ses plus fidèles compagnons.

Outre ce combat qu'il remporte, Caradoc n'est jamais cité partant pour des quêtes, bien qu'il soit rapporté qu' *« il aspirait si vivement à la gloire, qu'avant d'avoir quinze ans révolus, il en avait déjà gagné plus qu'aucun autre de la maison du roi Arthur »*.⁴⁹ Il est également dit que durant l'année qui s'étirait avant

⁴⁷ Ibid. p.297

⁴⁸ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.467

⁴⁹ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.440

que le mystérieux chevalier ne revienne à la cour d'Arthur pour couper la tête du jeune homme, « *il ne se [ménagea] pas mais [alla] en quête d'aventures* ». ⁵⁰ Caradoc serait donc, durant cette année, parti rechercher l'aventure. L'absence de récit, ni même de retour de sa réputation dans la suite du conte est un élément qui détériore l'image du jeune chevalier courtois. Le livre ne s'axe que sur la relation amoureuse adultère du couple parental de Caradoc, ainsi que sur son propre couple.

Ce livre ne place pas l'accent sur le principe de quête comme but du chevalier, au contraire du livre de Perlesvaus. Dans ce cas précis, l'importance du message se situe dans la recherche de l'amour et surtout dans sa perfection. Cette différence de ton entre les deux récits médiévaux permet de dévoiler un aspect commun, qui est celui de l'importance de la pérégrination pour le chevalier. En effet, à la fin du livre, le héros éponyme et sa jeune femme sont placés en marge de la cour Arthurienne par cette perfection amoureuse. Tous les chevaliers, toutes les dames, jusqu'à la reine Guenièvre, sont jaloux de cette union sans défaut qui se manifeste par le passage du Cor Béni :

- « Tous les chevaliers de la Table Ronde, si nobles fussent-ils, tentèrent l'épreuve et, c'est la vérité, tous se mouillèrent, de plus ou moins bonne grâce. Le cor circula ainsi jusqu'à Caradoc. Quand il l'eut en main, sachez qu'il fut saisi d'un doute affreux. Il regarda sa femme Guinier, qui était assise auprès de la reine. Elle se rendit bien compte que son seigneur doutait d'elle. Aussitôt elle lui dit :

- Seigneur, n'avez crainte de boire !

Il but proprement sans répandre la moindre goutte.

- Dame, dit-il, merci ! Jamais une femme n'a fait autant honneur à son seigneur que vous à moi, douce amie.

(...) Je puis témoigner sincèrement qu'il n'y eut pas un seul qui ne fut mouillé ni un seul qui ne fut furieux d'avoir vu Caradoc boire sans se mouiller. La reine en était très affectée et avec elle, bien d'autres

⁵⁰ Ibid p.444

nobles dames. Elles en voulaient vivement à Guinier et la jalousaient d'avoir pu dire : « N'ayez crainte. » Et c'était la personne au monde qu'elles détestaient le plus violemment. »⁵¹

Ce passage montre la parfaite harmonie qui règne dans le jeune couple. Cependant, comme il est signalé plus haut, cette entente est la preuve flagrante de la présence continue de Caradoc aux côtés de sa femme, évitant à l'un comme à l'autre d'avoir recours à d'autres personnes pour remédier à l'absence du conjoint. L'exemple de Gauvain dans le conte du *Chevalier à l'épée* marque la tendance à l'amour que peuvent avoir les représentants de la Table Ronde envers les jeunes demoiselles :

« Monseigneur Gauvain s'est couché. La jeune fille s'est approchée du lit et s'est couchée toute nue à ses côtés sans se faire prier le moins du monde (...). Gauvain, qui ne manquait pas de manières, s'est tendrement approché de la jeune fille et il allait se livrer avec elle aux plaisirs de l'amour (...) »⁵²

Ce qui ressort alors de l'attitude des chevaliers et dames de cour est autant une jalousie de la fidélité qu'une indignation à propos de l'attitude de Caradoc, qui néglige son enseignement pour demeurer auprès de sa femme. Caradoc devient donc, malgré sa force durant les combats, un chevalier non reconnu par ses pairs et montré du doigt comme un exemple à ne pas suivre. Le chevalier se rend bien compte de cette situation, sans en comprendre toutes les implications, puisqu'il prie Guinier de retourner en leur château où elle l'attendra.

Ainsi, sur une même période, deux récits aux consonances différentes apportent une même idée de la quête : sa nécessité pour être reconnu et pour se former.

⁵¹ Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc*, in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, op. cit. p.507

⁵² Auteur anonyme, *Le Chevalier à l'épée*, in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989, p.507

Dans le conte de Julien Gracq, le récit ne s'attarde pas sur nombre de quêtes de Perceval, ou d'Amfortas. L'importance est donnée à ces rencontres qui paraissent comme des aventures. Alors que pour Perceval, « *Le Graal est la récompense du plus brave* »⁵³, il part, il « *erre tout seul, sans amis, dans les bois sauvages – [ayant] pour compagnie que le cliquetis de [son] baudrier et le hennissement de [son] cheval* »⁵⁴, laissant derrière lui sa famille, « *[quittant] tournois et galantes aventures* »⁵⁵. Le jeune garçon est donc en marge de l'esprit chevaleresque, délaissant les quêtes qui le feraient monter en grâce auprès du Seigneur et des hommes. Il est intéressant de constater qu'en opposition avec Perlesvaus, son double original, Perceval est obligé de se nommer aux différentes personnes qu'il croise. Lorsqu'il est décrit par Clingsor à Kundry, il est appelé selon son nom de prophétie : Le Simple.

Clingsor : Tu ne comprends pas que ce chevalier inconnu, c'est le prédestiné, c'est le Pur ?

Kundry : Qui te l'a dit ? Il ne serait pas le premier à le croire.

Clingsor : Tout me le dit. Ce coup de lance sans égal. Sa jeunesse, sa vigueur merveilleuse. Cette armure blanche qui éclate comme une fanfare d'argent (...). C'est lui !⁵⁶

Perceval n'est donc pas reconnu comme lui-même, mais comme un puissant chevalier qui peut libérer le château de la malédiction qui plane sur lui. La réputation de meilleur chevalier du monde qui était sienne durant le Moyen-Âge, par les quêtes entreprises et accomplies, devient un halo de mystère qui se confond avec le brouillard qui entoure Montsalvage et ses habitants. Perceval est un jeune garçon, qui s'élance vers le Graal sans en avoir reçu la mission, comme le signale l'Ermite :

⁵³ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.66

⁵⁴ Ibid p.62

⁵⁵ Ibid p.59

⁵⁶ Ibid p.27-28

« Mais tu t'es désigné toi-même pour ce service avec grande présomption, et c'est déjà trop. Tous sont appelés, Perceval, et non point toi singulièrement. »⁵⁷

L'entreprise de Perceval se place dans une vision personnelle de la recherche de la gloire, alors que les chevaliers de la Table Ronde se démarquent de cette vision en refusant d'être reconnu, en usant de différents stratagèmes pour duper les foules et les chevaliers. Perlesvaus, dans le Haut Conte du Graal, change régulièrement de bouclier, Gauvain et Arthur font de même lors d'un tournoi. Perceval quant à lui, s'échine à conquérir le Graal pour lui, en se servant du dessein divin comme d'une excuse qui ne tient pas face au religieux, en annonçant que Dieu **« ne peut désavouer qui ne se voue que pour sa gloire (...). [Qu'il] ne veut être que le très humble serviteur du Graal »⁵⁸**. En disant cela, le garçon ne fait que confirmer les dires du vieillard qui, désœuvré par cette insouciance, ne peut que retourner en sa cabane pour ne pas voir ce jeune destin détruit par une illusion.

Perceval est ici un tout jeune garçon, bercé par ses rêves impossibles. Sa rencontre avec Amfortas sur les berges du lac sera pour lui un premier choc sur sa condition oubliée qui ressurgit, jusqu'à l'épisode de la plaie béante qui souille les mains du chevalier :

Perceval : Il y a un charme maudit sur toi, et je le connaîtrai !... et je te l'arracherai.....

Il s'avance vers Amfortas avec un geste de menace et le pousse brutalement. Amfortas retombe lourdement sur la litière.

Amfortas : Ah !

Perceval : Qu'avez-vous ?... Je deviens fou.... Pardonnez-moi !

Amfortas : Je te pardonne. Mais ma blessure s'est rouverte. Aide-moi !

⁵⁷ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.61

⁵⁸ Idem

Perceval : Que faut-il faire ?

Amfortas : Viens. Approche..... Vite ! ... étanche le sang... Ah !

C'est horrible... Perceval !... étanche le sang.

Perceval : Je ne puis, c'est atroce !...

Amfortas : Tu as peur ?

Perceval : Tout ce sang sur mes mains... Il me brûle... On dirait une fontaine brûlante qui n'arrête plus de couler.⁵⁹

Amfortas soumet ici Perceval à sa première quête, que ce dernier est incapable de réussir. Cloisonné dans ses rêves, Perceval découvre par Amfortas la réalité de l'existence. Le garçon, horrifié par tant de sang noir, décide alors de s'enfuir. Retiré de l'irréalité de son parcours, le chevalier cherche par tous les moyens à retrouver ce confort dans l'ignorance qui s'oppose totalement aux principes chevaleresques médiévaux.

Perceval est montré comme un être frêle, incapable de se sauver de l'environnement qu'il a créé et qui l'entoure. Il est ici opposé aux glorieux chevaliers errants qui acceptent la réalité, qui la façonnent par leurs actions et leurs croyances. Même Caradoc, dont les péripéties ne sont que supposées, est établi comme un grand chevalier par le narrateur, tout comme l'est Perlesvaus dès les premières pages du *Haut Conte du Graal*. Ces deux hommes parviennent à se développer spirituellement par leur courage et leur détermination, tandis que Perceval n'est que le centre des actions qu'il subit, sans avoir une véritable emprise sur elles.

Chevalier vaillant face aux personnes qui semblent s'opposer à lui, il est un faible enfant face à la réalité de la vie qui permet d'entreprendre les vraies quêtes, celles qui permettent aux faibles et aux demoiselles de retrouver leur honneur perdu ou bafoué, ces quêtes qui forment la base même de la loyauté des chevaliers et des dames envers ceux qui la méritent.

⁵⁹ GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, op. cit. p.100-101

Conclusion :

Marteau de la vie chevaleresque, la quête forge par ses blessures et ses contraintes l'esprit des hommes qui partent sur les chemins aventureux. Élément indissociable de l'action courtoise, le périple marque le chevalier dans une ligne de conduite qui sera son héraut, portant au devant de lui son courage et sa ferveur. Principe formateur du garçon devenu homme, la rencontre et l'action réunies établissent l'esprit chevaleresque dans une ligne directrice qui fera de lui un être adulé et reconnu, ou un faible traître voué au ridicule et au parjure.

La quête est donc le symbole de l'honneur, preuve de l'équilibre et du bon droit du chevalier dans son entreprise et dans sa vie. Résultat de l'éducation, de l'intelligence et de la valeur au combat, le chevalier devient un symbole pour tous de la perfection terrestre totale, et de la pleine dévotion au Seigneur.

Les héros courtois, symbole de l'aventure et de la vaillance, sont décrits sans peur, pleins d'un désir de repentir pour leurs erreurs, au service de leur seigneur. Formés à la bonne conduite, ils aspirent à faire honneur à leur nom et à celui de leur roi, en juste retour de la loyauté de leur suzerain. La loyauté devient donc un élément essentiel, qui peut grandir ou destituer quiconque l'observe ou l'enfreint.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres étudiées :

Auteur anonyme, *Le livre de Caradoc* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989

Auteur anonyme, *Perlesvaus le haut conte du Graal* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989

GRACQ, Julien, *Le Roi Pêcheur*, Paris, José Corti, 1948

Œuvres Complémentaires :

Auteur Anonyme, *La chanson de Roland*, édition J. Dufournet, Paris, GF-Flammarion, 1993

Auteur anonyme, *Le Chevalier à l'épée* in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989

De LORRIS, Guillaume, et De MEUNG, Jean, *Le Roman de la Rose*, Librairie Plon, Edition d'Histoire et d'Art, Paris, 1956.

Béroul, *Tristan et Iseut*, Paris, Le Livre de Poche, Classique, 2000

OLLIER, Marie-Louise, Préface à *L'âtre Périlleux*, in *La Légende Arthurienne le Graal et la Table Ronde* Paris, Robert Laffont, 1989